

Rémi ORDYNSKI

1588, L'AVÈNEMENT DES *ESSAIS*

Le choix de l'année 1588 pour désigner l'événement majeur que constituent les *Essais* dans l'histoire littéraire du XVI^e siècle peut surprendre. Cette date, celle de la « cinquième¹ » édition des *Essais*, entre en concurrence avec celles de deux autres grandes éditions de l'œuvre, la première en 1580 et celle, posthume, de 1595 confiée par Françoise de La Chassaigne à Marie de Gournay, tâche dont celle-ci s'est acquittée avec le dévouement que l'on sait. À la rigueur, une autre date aurait pu être retenue, celle de la mort de Montaigne, sans laquelle l'écriture aurait continué « autant, qu'il y aura[it eu] d'ancre & de papier au monde² ».

Non sans provocation, nous proposons l'année 1588 comme date représentant les *Essais*. Notre perspective n'est pas de prétendre qu'il s'agit de l'édition la plus importante, ni celle à laquelle on devrait se référer en priorité pour lire ou pour publier l'œuvre. Certes, dans l'histoire des *Essais*, l'édition de 1588 a pu être préférée par des éditeurs, tels H. Motheau et D. Jouaust, pour qui elle « renferme l'expression désormais arrêtée de la pensée de Montaigne, complète dans le fond, sinon dans les retouches de détail³ », mais aussi par d'illustres lecteurs, comme Gide, qui ne voyait dans les ajouts ultérieurs à 1588 que « réticences, explications, ratiocinations inutiles et affaiblissements⁴ ». De tels arguments nous paraissent bien éloignés des approches contemporaines du texte, et les débats réunissent depuis bien longtemps déjà ceux qui privilégient l'Exemplaire de Bordeaux et ceux pour qui prime l'édition de Marie de Gournay. Si nous retenons l'année 1588, c'est bien davantage parce que cette édition constitue une étape charnière dans l'élaboration d'une œuvre toujours « en mouvement » et en changement, et qui ne pourrait être figée dans aucune date précise, sauf à considérer cette dernière comme un moment stratégique, voire emblématique du projet d'ensemble. 1588 marque le premier point ostensible de l'aboutissement d'un processus commencé dès avant l'édition de 1580 et la fondation à partir de laquelle l'œuvre, non plus entendue comme un résultat mais comme un processus, peut se déployer.

S'il est possible de soutenir que 1588 constitue l'avènement des *Essais*⁵, ce n'est pas parce qu'ils y atteindraient leur perfection formelle, finalité étrangère à leur essence, mais parce que l'édition de L'Angelier révèle et démarque une formule qui sera entretenue et

¹ Le rang chronologique attribué à cette édition a souvent été perçu comme surprenant et a été beaucoup débattu. L'explication la plus plausible est la suivante : outre les deux éditions officielles de 1580 et de 1582, on compte une édition clandestine à Rouen en 1582-1584 et une édition sans privilège par Jean Richer en 1587. Voir par exemple A. Jouanna, *Montaigne*, Paris, Gallimard, 2017, p. 283.

² *Essais de Michel Seigneur de Montaigne*, Paris, Abel L'Angelier, 1588, fol. 416r.

³ *Les Essais*, réimprimés sur l'éd. originale de 1588, avec notes, glossaires et index, éd. H. Motheau et D. Jouaust, Paris, Librairie des bibliophiles, 1873-1875, 7 vol. (pour la citation, *ibid.*, « avertissement », t. I, p. vi).

⁴ A. Gide, *Essai sur Montaigne*, Paris, Éditions de la Pléiade, Jacques Schiffrin, p. 19 *sq.* ; cité par S. Araki, « André Gide, lecteur des *Essais* de 1588 », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 5 (88^e Année), *Montaigne 1588-1988*, sept.-oct. 1988, p. 894.

⁵ D'après Robert Aulotte (*Précis de Littérature française du XVI^e siècle*, Paris, PUF, 1991), l'édition de 1588 est l'un des trois événements littéraires majeurs de l'année, avec l'édition du *Paradoxe* d'Odet de La Noue et l'*Essai de quelques poèmes chrétiens avec les Stances et sonnets de la mort* de Jean de Sponde.

enrichie jusqu'à la mort de Montaigne. Cette édition, dont on connaît partiellement l'histoire, ne peut se comprendre que réinscrite dans le parcours de Montaigne et dans la France exténuée par les guerres civiles. Elle revêt une importance toute particulière en ce qu'elle affiche avec un éclat sans précédent les grands principes de l'écriture des *Essais*. Parmi eux, on trouve l'imbrication de l'écriture et de la lecture : il ne s'agit pas seulement de Montaigne relecteur de lui-même, mais aussi de l'intégration des premiers lecteurs dans l'acte de création.

UN ÉVÉNEMENT ÉDITORIAL FACE AUX CONTINGENCES DE L'HISTOIRE

En ce qui concerne Montaigne, l'année 1588, unique à bien des égards, ne se limite pas, tant s'en faut, à la première édition des trois livres des *Essais*. Il faut replacer celle-ci dans l'itinéraire de l'ancien maire de Bordeaux, à travers un pays en pleine guerre civile, durant cette année qui précède l'assassinat d'Henri III.

1588, une année aventureuse pour Montaigne

Le parcours de Montaigne pour cette seule année pourrait donner lieu à un « *biopic* » des plus trépidants, avec pour toile de fond la huitième guerre de religion. Dans un ouvrage récent intitulé *Montaigne 1588, L'aube d'une révolution*, Anne-Marie Cocula démontre que ce qui se présentait comme « *annus mirabilis* » s'est avéré « *horribilis*⁶ ». Ce devait être la consécration pour Montaigne, alors âgé de 55 ans, qui allait bénéficier pour la première fois d'une publication parisienne, et pouvoir peut-être enfin jouer un rôle de tout premier plan dans la vie politique de son pays. Pourtant, ainsi que le montre Anne-Marie Cocula, chaque saison de l'année apporte son lot de désolation, personnelle ou collective. Dès janvier⁷, Montaigne est confronté aux difficultés de voyager dans des terres frappées par la guerre civile. Vraisemblablement missionné pour « rendre compte à Henri III des pourparlers qu'il avait engagés avec Henri de Navarre⁸ », il est en février victime d'un guet-apens dans la forêt de Villebois, alors qu'il fait partie de l'escorte de Thorigny, fils du maréchal de Matignon, et se fait dérober son argent, ses affaires et ses papiers contenus dans une boîte. Fin février, arrivé à Paris, il fait la rencontre de Marie de Gournay. Le climat politique se dégrade encore à partir de l'empoisonnement d'Henri de Condé, le 5 mars. Alors que les rumeurs de complot vont bon train dans la capitale, Montaigne est en péril à cause de sa proximité à la fois avec Henri III et avec Henri de Navarre. La rupture entre le roi de France et la capitale, latente dès avril, éclate le mois suivant avec la journée des barricades qui provoque la fuite du roi à Chartres puis à Rouen. Montaigne accompagne vraisemblablement la cour dans ses déplacements. En juillet, revenu à Paris, passé aux mains des Ligueurs, pour découvrir son livre publié par L'Angelier un mois plus tôt, et largement affaibli par la maladie, il fait l'objet d'un emprisonnement à la Bastille ordonné par le duc d'Elbeuf, cousin du duc de Guise. On lui reproche sa trop grande proximité avec les « Politiques ». Il est libéré le jour même grâce à l'intervention de Catherine de Médicis, notamment. La fin de l'année est tout aussi romanesque, entre moments de délasserment lettré en compagnie de Marie de Gournay, avec qui il commente des textes de Plutarque et retravaille certains passages des *Essais*, et participation épisodique aux états généraux de Blois, lesquels se soldent par l'assassinat du duc de Guise.

⁶ A.-M. Cocula, *Montaigne 1588, L'aube d'une révolution*, Aubas, Fanlac, 2021, quatrième de couverture.

⁷ Voir sur ce point, P. Desan, *Montaigne politique*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 478-484 ; A. Jouanna, *Montaigne*, Paris, Gallimard, 2017, p. 275-278.

⁸ A. Jouanna, *Montaigne*, p. 275.

Le livre au cœur de la tourmente

Le projet d'édition des *Essais* de 1588 accompagne Montaigne tout au long de ses pérégrinations. Arlette Jouanna en fait le motif officiel de son voyage de février, destiné à faire diversion à une éventuelle mission diplomatique⁹. Jean Balsamo¹⁰ émet l'hypothèse que Montaigne avait emporté avec lui la copie destinée à l'imprimeur lors de l'embuscade de la forêt de Villebois, même si elle n'est pas mentionnée parmi les objets dérobés dans les écrits où Montaigne relate l'événement. La publication est d'abord différée par les troubles politiques¹¹. Elle intervient au cœur de l'année, et de la tourmente : l'avis « Au lecteur » postdaté semble indiquer le 12 juin 1588 comme achevé d'imprimer. Elle porte la trace matérielle du contexte à la fois individuel et collectif dans lequel l'auteur évolue. À plusieurs égards, l'édition de 1588 présente un enchérissement sur celle de 1580. Un troisième livre fait ainsi son apparition ; les deux précédents sont enrichis de 543 citations, et de 641 ajouts originaux ; certains chapitres n'en sortent pas seulement augmentés, mais profondément remaniés dans leur forme comme dans leur sens. Cette édition n'est pas seulement plus volumineuse que la première, elle est aussi plus luxueuse, dans son format, l'in-octavo de 1580 faisant place à un in-quarto, et dans son « extravagant titre-frontispice, unique en son genre dans toute l'imprimerie parisienne de l'époque [...] tardive dérivation d'un modèle bellifontain¹² ». Toutefois, une fois passé ce seuil fastueux, une analyse de détail révèle un intérieur aux finitions moins soignées :

La qualité du volume, si on la compare à d'autres travaux des ateliers parisiens de la même époque était assez quelconque. Le caractère, de gros corps, était très lisible, mais l'ornementation modeste, sans recherche dans les bandeaux et les lettrines, les erreurs de numérotation des feuillets innombrables et les coquilles trahissent une certaine hâte dans le travail. [...] A la fin du printemps de 1588, Montaigne, malade, n'avait probablement pas relu les épreuves de son livre, laissant aux imprimeurs, ou à Pierre de Brach, comme on l'a supposé, la tâche de le faire¹³.

Probablement, le climat d'insurrection où se trouve la capitale n'a pas favorisé l'attention et le soin portés au volume. Enfin, comme le remarque Jean Balsamo, l'édition de 1588 a été « d'emblée [...] provisoire¹⁴ » car aussitôt remaniée. Lors des rencontres avec Marie de Gournay, Montaigne retravaille son texte et dicte certaines corrections à celle qui deviendra sa « fille d'alliance¹⁵ », comme l'a montré Alain Legros¹⁶. Plus généralement, cette rencontre détermine l'avenir éditorial des *Essais*.

⁹ A. Jouanna, *Montaigne*, p. 275-277.

¹⁰ J. Balsamo, s. v. « Édition de 1588 », *Dictionnaire Montaigne*, s.d. P. Desan, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 562-566.

¹¹ « Bloqué par les troubles politiques et bientôt le siège de Paris, le gros du tirage attendait “en blanc”, non relié, dans les réserves du libraire ; on en retrouvera trace en 1621 encore, alors que les éditions suivantes étaient toutes épuisées. » (*ibidem*, p. 5).

¹² *Ibidem*, p. 564 sq.

¹³ J. Balsamo, « Le Destin éditorial des “Essais” », « Introductions » aux *Essais*, Paris, Gallimard, 2007, p. XXXVII.

¹⁴ J. Balsamo, « Édition de 1588 », p. 566.

¹⁵ *Les Essais*, II, XVII, Paris, Gallimard, 2007, p. 701. L'expression est ultérieure à l'édition de 1588.

¹⁶ A. Legros, « Montaigne et Gournay en marge des *Essais* : trois petites notes pour quatre mains », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 65.3, 2003, p. 613-630.

LES GRANDS PRINCIPES DE L'ÉCRITURE DES *ESSAIS* SONT POSÉS

Malgré les calamités publiques et personnelles qui entravent la diffusion de l'œuvre, il s'agit bien d'un véritable événement littéraire.

Un principe d'expansion original

Pour la première fois, les chapitres des *Essais* sont présentés dans leur nombre définitif ; leurs titres et leur ordre demeureront, à la notable exception du chapitre I, XIV qui opérera ensuite une migration souvent commentée¹⁷. Ce que l'édition de 1588 donne à voir, c'est un principe de composition original qui persistera jusqu'à la fin, en se radicalisant. L'œuvre progresse en obéissant à un principe de croissance en vertu duquel l'auteur « adjouste mais [...] ne corrige pas¹⁸ » ; en réalité, il serait plus exact de dire qu'il corrige peu, et qu'il se montre généralement peu soucieux d'estomper les ajouts ultérieurs et de recréer une énonciation qui simulerait une unicité temporelle, ou la continuité dans l'agencement des idées. Cette dynamique n'est pas en soi nouvelle ; elle était déjà à l'œuvre dans l'édition de 1580¹⁹, mais elle prend une forme, un éclat et une ampleur inédits. L'expansion que l'édition de 1588 érige comme principe fondamental ressortit à une vigueur d'un genre nouveau, à une puissance paradoxale. En effet, dans le même temps, la maladie, et son alliée la vieillesse, font une entrée retentissante en 1588, ce qui désigne le texte toujours capable de se régénérer comme le lieu de l'inversion de la dégradation physique²⁰, sans exclure la possibilité que cette prolixité ne puisse devenir sénilité, et produire des « excremens d'un vieil esprit²¹ ».

Ce choix comporte des implications à la fois esthétiques et philosophiques. Dans l'autoportrait qui est maintenu comme intention primordiale de l'œuvre, le rapport du sujet à la vérité de son objet s'affirme. La « bonne foy » promise dès l'avis « Au lecteur » n'empêche pas que le sujet ne conçoive plus la vérité de sa parole comme cohérence, mais comme une tentative de correspondance, toujours menacée de caducité : « Tant y a, que je me contredits bien à l'aventure, mais la vérité, comme disoit Demades, je ne la contredy point²² ». Puisque l'être apparaît à Montaigne comme fondamentalement muable, l'écriture doit s'ajuster à cette inconstance, envisagée dans l'instant, et renoncer à agencer les différentes strates de l'expression de soi. De même, la pensée n'est pas assignable à un système, et Montaigne revendique sa liberté d'adopter ou de rejeter telle école philosophique, en fonction de la perspective qui est la sienne à un moment donné. Il est intéressant que le nouveau chapitre « De la vanité » se constitue en réaction contre le *De Constantia* du néostoïcien Juste Lipse. Toutefois, au lieu de l'attaquer sur le front des idées philosophiques fondamentales du traité, comme la providence ou la droite raison, Montaigne oblique et promeut le voyage, idée secondaire chez Lipse²³, comme thème principal de son chapitre. C'est bien cet effort réitéré d'émancipation à l'égard de toute autorité, cette réinvention permanente de l'autonomie qui va assurer la permanence qui fait défaut à l'être.

¹⁷ Les principales hypothèses pour expliquer ce déplacement sont récapitulées dans l'article suivant : O. Chouchena, « Conjectures sur le déplacement du chapitre I, 14/40 dans les *Essais* de Montaigne », *Montaigne Studies An Interdisciplinary Forum*, 32, 2020, p. 203-214.

¹⁸ *Les Essais*, III, IX, p. 1008. L'expression apparaît dans l'édition de 1588.

¹⁹ Voir par exemple cet extrait qui apparaît dès l'édition de 1580 : II, 37 « Ainsin il s'est basti à diverses poses & intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs moys. Au demeurant, je ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes », *Essais de Michel seigneur de Montaigne*, fol. 327v.

²⁰ Voir par exemple le début de « Sur des vers de Virgile », où pour compenser la vieillesse l'auteur recherche la vigueur.

²¹ *Essais de Michel Seigneur de Montaigne*, fol. 416r.

²² *Ibidem*, fol. 351r.

²³ La thématique occupe seulement les trois premiers chapitres du premier livre du *De Constantia*.

« *Se communiqu[er] au peuple [...] comme, Michel de Montaigne, non comme²⁴* » « *Chevalier de l'ordre du Roy, [ou] Gentil-homme ordinaire de sa Chambre²⁵* »

Nous entendons désigner la place centrale du texte de 1588 par ce sous-titre en forme de centon miniature, composé d'une partie du titre de l'édition de 1580, où Montaigne arborait fièrement ses charges et ses dignités, et d'un segment ajouté sur EB à une séquence « Du Repentir », où dès 1588 l'auteur réfléchissait à son projet de se « rendre public en cognoissance²⁶ ». Le spectaculaire changement qui affecte le titre n'a pas manqué d'être commenté ; l'auteur délaisse ses vains ornements pour ne plus se présenter que comme « Michel Seigneur de Montaigne ». S'il reste encore le « seigneur », il convient d'interpréter cet allègement comme un mouvement centripète du sujet vers ce qu'il a de plus particulier, de plus propre. Selon P. Villey, « l'édition de 1588 est l'édition où triomphe la peinture du moi²⁷ ». Montaigne lui-même n'en fait pas mystère et insiste sur cet aspect dans la dédicace de son livre à Mme Le Paulmier, épouse du docteur qui l'avait soigné durant l'été : « Vous l'accepterez, s'il vous plaît, comme étant vôtre avant que je le dusse et me ferez cette grâce de l'aimer ou pour l'amour de lui ou pour l'amour de moi²⁸. » Mais une telle affirmation est déterminée par des conventions sociales et rhétoriques.

Une attention portée sur ce que la critique a coutume d'appeler la couche B du texte révèle une tendance à expliciter une implication du sujet qui, comme l'a montré Fausta Garavini notamment, n'était pas absente, mais principalement latente. Les exemples abondent, d'un tel infléchissement de la parole vers un avènement du « je ». Au plan affectif, la première et la dernière phrase du chapitre « De la tristesse » exhibent la copule attributive par laquelle le sujet cherche à se dire à travers l'évocation de cette passion²⁹. Dans une séquence plus suivie, c'est en 1588 qu'apparaît l'autoportrait financier de Montaigne au sujet de la pauvreté, troisième affliction abordée en I, XIV, après la mort et la douleur, dans une séquence proprement narrative³⁰ : progression, causalité, transformation, tous les éléments du récit s'y retrouvent. Plus originale est la séquence qui enrichit l'exorde du chapitre « Des menteurs ». La confession liminaire de 1580 est lapidaire et hyperbolique : la mémoire de Montaigne est « monstrueuse en défaillance³¹ ». En 1588, la réflexion sur la mémoire s'approfondit, et l'exercice sur soi commence véritablement, à l'image de l'énoncé « Je me console aucunement³² » qui inaugure une phrase rassemblant les motifs permettant au sujet d'accepter, de se réjouir, de se jouer de cette carence si distinctive, idiosyncrasique. L'humour, qui inaugure un rapport renouvelé à soi, affleure : « les lieux, et les livres que je revoiy me rient tousjours d'une fresche nouvelleté³³ ». Sur EB, d'autres arguments viendront enrichir la phrase, et la pensée, en ajoutant d'autres arguments consolatoires, tantôt sérieux, tantôt légers. Le « je » s'y déploie dans toutes ses dimensions, affective (la façon d'envisager son intelligence et ses limites), morale (l'amnésie prémunit contre le mensonge), sociale (elle empêche d'assommer ses amis avec de longs discours), voire philosophique (un être-au-

²⁴ *Les Essais*, III, II, p. 845. La formule apparaît après 1588.

²⁵ L'édition de 1580 (Bordeaux, Simon Millanges), porte le titre suivant : *Essais de Messire Michel Seigneur de Montaigne, Chevalier de l'ordre du Roy, & Gentil-homme ordinaire de sa Chambre*.

²⁶ *Essais de Michel Seigneur de Montaigne*, fol. 351r.

²⁷ P. Villey, *Les Sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, t. I, Osnabrück, Otto Zeller, 1976, p. 259.

²⁸ « Lettres de Montaigne, privées et officielles », 28, éd. numérique A. Legros, version modernisée, 2013, Bibliothèques virtuelles humanistes (MONLOE), <https://montaigne.univ-tours.fr>

²⁹ La nouvelle première phrase est à partir de 1588 : « Je suis des plus exempts de cette passion » (*Essais de Michel Seigneur de Montaigne*, fol. 2v). Et la dernière : « Je suis peu en prise de ces violentes passions : J'ay l'apprehension naturellement dure ; & l'encrouste et espessis tous les jours par discours. » (*Ibidem*, fol. 4r)

³⁰ *Ibidem*, fol. 20v, *sqq.*

³¹ *Ibidem*, fol. 10r.

³² *Ibidem*, fol. 10v.

³³ *Ibidem*.

monde toujours renouvelé). Ces différentes facettes ne se conçoivent pas tant dans leur succession que dans leur épaisseur : elles coexistent, parfois de manière indémêlable.

Ce qui devient partout patent, et explicite, dès l'édition de 1588, c'est que l'écriture procède de la recherche renouvelée de la plus grande singularité, que celle-ci s'élabore au moyen d'une lecture critique et que ce regard constitue la matière de l'œuvre même : l'aveu bien connu « de mes premiers essais, aucuns puent un peu à l'estranger³⁴ » est l'illustration de ces deux principes.

LA PREMIÈRE RÉCEPTION DES *ESSAIS* : LE DIALOGUE AVEC LES LECTEURS AU CŒUR DE LA CRÉATION

Entre 1580 et 1588, grâce au succès des premières éditions, le lectorat s'est élargi : le point de départ d'abord intime (les « parens et amis » de l'avis « Au lecteur »), puis social (les prestigieuses dédicataires de certains chapitres) est devenu le centre d'un foyer de diffusion qui va toujours grandissant, et l'édition de L'Angelier confère aux *Essais* une aura nationale, voire européenne. Le lectorat est plus conséquent, à l'image de la place qu'il occupe désormais dans l'élaboration du texte, comme si les « divers visages d'un peuple³⁵ » avaient chassé les dédicataires individuels, totalement absents du livre III ; il fait partie intégrante de l'œuvre, qui s'établira dès lors dans un dialogue continu avec lui³⁶. Deux types de textes nous permettent de l'apprécier, les réactions exprimées par la première réception des *Essais* et l'œuvre elle-même.

Lipse et les premiers lecteurs de Montaigne : entre ferveur et méprise

Pour ce qui est de la première réception des *Essais*, dont rend bien compte l'ouvrage d'Olivier Millet³⁷, nous retiendrons en particulier les lettres de Juste Lipse, puisqu'elles précèdent et suivent de peu l'édition de 1588³⁸. Elles permettent peut-être de distinguer derrière le vernis encomiastique un infléchissement dans la façon dont l'auteur du *De Constantia* rend compte des *Essais*. Dans un premier temps, Lipse n'hésite pas à parler de Montaigne comme d'un « grand Thalès français³⁹ ». Il se demande quelques années plus tard si le placer entre les sept sages suffirait à rendre hommage à son talent⁴⁰. Celui-ci insiste d'abord sur la sagesse de Montaigne, en appliquant à l'auteur la distinction entre savoir et sagesse qui structurait les chapitres « Du pedantisme » et « De l'intuition des enfans ». Cette différence se résout chez Lipse dans l'éloge de Montaigne, puisqu'il possède les deux qualités à un très haut degré :

Inter septem illos te referam, aut si quid sapientius illis septem. Nam externa & polita ista doctrinarum, sermonis & linguarum ad fastum & fastidium usque scientiam (audi intimum meum sensum) sperno ego valde, nisi cum prudentiâ quadam & recti iudicii norma coniuncta dirigantur ad usum vite. Ea duo postrema in te esse vidi, & illa non deesse.

³⁴ *Ibidem*, fol. 392r.

³⁵ *Les Essais*, I, XXXIX, p. 256. La formule apparaît après 1588.

³⁶ Comme le remarque O. Millet, (*La première réception des Essais de Montaigne (1580-1640)*, Paris, Honoré Champion, 1995, p. 5), « il faut particulièrement tenir compte du fait que les *Essais*, à travers leurs éditions successives et les strates qui en composent peu à peu le texte, signalent et enregistrent les réactions qu'ils ont progressivement provoquées chez leurs premiers lecteurs ».

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ Nous suivons l'édition et la traduction que donne M. Magnien de ces lettres dans « Trois lettres de Lipse à Montaigne (1587 [?] - 1589) », *Montaigne Studies An Interdisciplinary Forum*, 16, 2004, p. 103-111.

³⁹ « *de Thalete illo Gallico* », lettre de Juste Lipse à Théodore van Leeuwen du 25 mai 1583. O. Millet, *La première réception des Essais de Montaigne*, p. 51.

⁴⁰ Lettre de Lipse à Montaigne du 15 avril 1588. M. Magnien, « Trois lettres de Lipse à Montaigne », p. 108.

Je te placerais volontiers au nombre des Sept Sages, ou d'un groupe plus sage qu'eux, s'il existait. Ces apparences brillantes du savoir, du style et des langues, qui confinent à l'orgueil, cette érudition qui conduit jusqu'au dédain, pour ma part en effet (reçois mon intime sentiment), je les rejette absolument si elles n'accompagnent une particulière sagesse conjointe à de justes critères de jugement appliqués aux besoins de la vie. Ces deux dernières qualités existent chez toi, je l'ai constaté, et les premières ne te manquent pas⁴¹.

Cette lettre est écrite en 1588, mais trop tôt dans l'année (le 15 avril) pour supposer que Lipse ait pu prendre connaissance de la première édition augmentée du troisième livre. On remarque à la fois une volonté de parler la langue des *Essais*⁴² et une démarcation, peut-être involontaire, par rapport à la pensée de Montaigne, chez qui la sagesse⁴³ se traduisait par l'assimilation, et donc la transformation, du savoir. En 1589, l'argument principal de Lipse pour complimenter l'auteur des *Essais* concernera moins les qualités morales ou intellectuelles que le lien entre l'auteur et son fidèle reflet, son prolongement organique, l'œuvre :

Turbæ apud vos magna : si ingenium tuum noui (ut certe è scriptis noui: in quibus non fallax tui imago.) quiescis.

Chez vous, les troubles sont immenses ; mais si je connais bien ton caractère (puisque assurément j'ai appris à le connaître dans tes écrits où se trouve l'image très fidèle de toi-même) tu demeures en repos⁴⁴.

On sait que Lipse fait partie des « *happy few* » qui ont bénéficié du « sommaire service de presse⁴⁵ » de l'été 1588, assurant une première diffusion restreinte de l'œuvre. Au moment où il écrit ces lignes, il est plus que probable qu'il ait eu accès aux 107 chapitres, présentés pour la première fois⁴⁶. Ici, il n'est plus fait mention de la sagesse de l'auteur mais de l'adéquation entre l'œuvre et l'auteur, ce qui est nettement plus conforme au projet de Montaigne. Il est possible que l'édition de 1588 ait entraîné un effort de relecture de la part de Lipse qui l'aurait davantage sensibilisé à cet aspect de l'œuvre⁴⁷.

⁴¹ *Ibidem*, p. 108 sq.

⁴² Nous paraphrasons ici l'affirmation ajoutée sur EB au chapitre « De l'institution des enfans » : « La plus part de ceux qui me hantent, parlent de mesme les Essais : mais je ne sçay, s'ils pensent de mesmes. », *Les Essais*, p. 179.

⁴³ Marie de Gournay et Pierre de Brach recourront également à ce même lieu de l'éloge, la sagesse, pour louer l'auteur des *Essais*. Le second, par exemple, n'ayant pu assister à la mort de son ami, viendra réactiver le souvenir d'un épisode survenu en 1588 où Montaigne avait courageusement affronté les assauts de la maladie, aussi forts que ceux de la mort, récit par lequel il parvenait malgré tout à faire mourir en stoïcien le Périgourdin.

⁴⁴ M. Magnien, « Trois lettres de Lipse à Montaigne », p. 110 sq.

⁴⁵ L'expression est de J. Balsamo, « Le Destin éditorial des "Essais" », *Les Essais*, p. XXXVII. La liste incluait Antoine Loisel, Mme Le Paulmier, épouse du médecin de Montaigne, dont il a déjà été question, et Jacques-Auguste de Thou.

⁴⁶ Nous mettons de côté la lettre du 30 août, puisque l'année n'est pas mentionnée et que les arguments en faveur de 1587 ou de 1588 nous semblent de poids égal. D'autre part, même en envisageant que la lettre date de l'été 1588, on ne peut pas être certain que Lipse ait reçu et lu l'imposant volume.

⁴⁷ M. Magnien conclut à propos de la relation entre Montaigne et Lipse à une « double méprise », à laquelle fait référence notre sous-titre. Il note également que, « à partir de l'édition parisienne de 1588, Montaigne se met à parler de son projet d'une manière [...] lipsienne », en insistant sur la « rhétorique adulte [qui] s'affranchit des règles habituelles pour laisser voir au lecteur le *genius* dans son jaillissement créateur, pour livrer l'idée à l'état naissant » (« Montaigne et Juste Lipse : une double méprise ? », *Juste Lipse (1547-1606) en son temps*, éd. C. Mouchel, Paris, Champion, 1996, p. 451). Assurément, les deux auteurs s'influencent l'un l'autre dans une large durée, qui permet de faire alterner des phases d'inspiration et de distance.

Répondre de son œuvre en répondant au lecteur

Non seulement l'œuvre est en transformations permanentes, lesquelles sont révélées aux lecteurs à intervalles réguliers, mais en retour, les réactions suscitées par la lecture des *Essais* entraîne chez l'auteur la volonté de réaffirmer, voire de réorienter son projet.

L'édition de 1588 vient après celles qui ont créé le succès. Cette donnée est fondamentale : elle n'est pas seulement biographique mais informe l'œuvre en profondeur. « La faveur publique m'a donné un peu plus de hardiesse que j'espérois⁴⁸ », une hardiesse telle que Montaigne s'autorise à se démarquer des motifs qui ont provoqué cette faveur. Les *Essais* se déploient en réaction contre les remarques formulées par les premiers lecteurs et dans lesquelles Montaigne ne se reconnaît pas, ou plus. Ils portent la trace d'une telle réorientation. L'auteur ne cesse de se dépêtrer de cette encombrante sagesse et réitère son refus de se poser comme une autorité, lui qui souligne le caractère sclérosant des autorités philosophiques. Il prend en charge pour mieux la réfuter une *malevolentia* abstraite qui est celle des lecteurs empiriques des *Essais* : il se justifie constamment des reproches de vanité, d'orgueil, de confusion, d'insincérité que son projet ne peut manquer de provoquer. La pensée procède par convulsions, où il devient difficile de distinguer ce qui survient en réaction contre une critique supposée, issue de la conscience de l'auteur, ou dont il aurait réellement fait l'objet. Dans la scène liminaire du chapitre « De la diversion », il est observé par une assistance curieuse alors qu'il est « employé à consoler une dame vraiment affligée⁴⁹ ». Pourtant, Montaigne se dérobe à cette attente, qui se superpose avec celle du lecteur, de camper cet ethos de vieux sage apte à consoler⁵⁰, dont il avait déjà usé dans l'édition de 1580 et dont il ne se départira jamais définitivement. Mais ici, dans ce récit apparemment anecdotique, ce qu'il donne à lire, c'est un mouvement de dégagement à l'égard de cette attente, qui lui permet d'introduire une relecture personnelle de la notion de diversion empruntée aux *Tusculanes*⁵¹. Dans le chapitre comme dans le livre, c'est à partir de cet élan de réappropriation de soi, tout en assurant le minimum exigé par le jeu social, que la pensée, personnelle et expérimentale, peut se déployer. C'est peut-être cela qui apparaît clairement en 1588, la liberté d'un sujet qui parvient, dans un dispositif existant et parfois contraignant, à réinventer les conditions de sa liberté.

1588 est une année charnière dans l'histoire des *Essais*. Les événements politiques et privés qui affectent Montaigne perturbent le bon déroulement de cette première publication nationale, mais cette année crée également les conditions de poursuite du projet. Montaigne est contraint de s'éloigner de ses activités de diplomate. Il fait certes la rencontre de celle qui assurera la continuité de son travail après sa mort, mais il est très probable que tous deux l'ignorent alors. Au-delà de l'exhibition des principes premiers de l'œuvre, c'est le caractère public de cette renégociation perpétuelle qui apparaît. Ce qu'introduit cette nouvelle édition, et qui n'était pas absent, mais moins évident, c'est l'intégration de la pluralité au sein du processus créatif. Si le « je » est promu, c'est uniquement parce qu'il accepte de voir ses différentes instances proliférer sans exigence de cohérence globale ; c'est aussi parce qu'il accueille en son sein une pluralité de pensées, réfléchissant le monde et l'œuvre tout ensemble.

⁴⁸ *Essais de Michel Seigneur de Montaigne*, fol. 433r.

⁴⁹ *Ibidem*, fol. 370v.

⁵⁰ Voir Marie de Gournay qui dans une lettre à Juste Lipse du 25 avril 1593 déplorait avoir perdu avec Montaigne « tant de conseilz à recevoir, tant de consolations, de discours et de remonstrances ». O. Millet, *La première réception des Essais de Montaigne*, p. 67.

⁵¹ Montaigne justifie en effet sa position de retrait par une technique de diversion préconisée par Cicéron quand les remèdes plus nobles ne fonctionnent pas (*Tusculanes*, IV, XXXV-74).

Grâce à la facilité de consultation en ligne de l'Exemplaire de Bordeaux⁵², dont le prestige est encore accru par sa récente inscription au Registre international du patrimoine mondial de l'UNESCO, le lecteur contemporain se figure surtout l'édition de 1588 comme le support de ce document fascinant, comme s'il était par nature voué à un dialogue entre les caractères d'imprimerie et les ajouts manuscrits, tronqués depuis le XVIII^e siècle. Mais l'édition de 1588 mérite aussi d'être considérée en elle-même, et non pas seulement de manière téléologique.

⁵² Voir par exemple l'édition numérique de l'exemplaire de Bordeaux par Marie-Luce Demonet, Alain Legros et Mathieu Duboc, CESR-BHV (MONLOE, Montaigne à l'œuvre) ou l'édition en ligne établie par P. Desan dans le cadre du « Montaigne Project » de l'université de Chicago.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

Principales éditions des *Essais* consultées :

Essais de Michel Seigneur de Montaigne, cinquième édition, augmentée d'un troisième livre : et de six cents additions aux deux premiers, Paris, Abel L'Angelier, 1588.

Les Essais, réimprimés sur l'édition originale de 1588, avec notes, glossaires et index, par H. Motheau et D. Jouaust et précédés d'une note par S. de Sacy, Paris, Librairie des bibliophiles, 1873-1875, 7 vol.

Les Essais, éd. établie par Jean Balsamo, Michel Magnien, Catherine Magnien-Simonin, des « Notes de lecture » et des « Sentences peintes » établie par Alain Legros, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 2007.

Autres textes de Montaigne :

« Lettres de Montaigne, privées et officielles », éd. numérique A. Legros selon trois modes successifs, 2013, Bibliothèques virtuelles humanistes (MONLOE), <https://montaigne.univ-tours.fr>.

Réception de Montaigne :

MAGNIEN, M., « Trois lettres de Lipse à Montaigne (1587 [?]–1589) », *Montaigne Studies An Interdisciplinary Forum*, 16.1-2, 2004, p. 103-111.

MILLET, O., *La première réception des Essais de Montaigne (1580-1640)*, Paris, Honoré Champion, 1995.

SOURCES CRITIQUES

BALSAMO, J., « Les *Essais* de Montaigne et leurs premiers lecteurs : exemplaires annotés (1580- 1598) », *Montaigne Studies An Interdisciplinary Forum*, 16, 2004, p. 143-155.

—, SIMONIN, M., *Abel L'Angelier et Françoise de Louvain*, Genève, Droz, 2002.

— s. v. « Édition de 1588 », *Dictionnaire Montaigne*, P. Desan (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 562-566.

COCULA, A.-M., *1588. L'aube d'une révolution*, Aubas, éd. Fanlac, 2021.

DESAN, P., *Montaigne dans tous ses états*, Fasano, Schena editore, 2001.

— *Bibliotheca Desaniana. Catalogue Montaigne*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

— *Montaigne. Une biographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014.

DUBOIS, C.-G., « L'approfondissement de la réflexion sur l'art d'écrire dans les *Essais* de 1588 », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 88^e année, N^o 5, *Montaigne 1588-1988*, septembre-octobre, 1988, p. 858-869.

JOUANNA, A., *Montaigne*, Paris, Gallimard, 2017.

HOFFMANN, G., *La Carrière de Montaigne*, trad. Pierre Gauthier, Paris, Honoré Champion, 2009.

LEGROS, A., *Montaigne manuscrit*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

MAGNIEN, M., « Montaigne et Juste Lipse : une double méprise ? », dans C. Mouchel (éd.), *Juste Lipse (1547-1606) en son temps. Actes du Colloque de Strasbourg (23-25 sept. 1994)*, Paris, Champion, 1996, p. 423-452.

VILLEY, P., *Les Sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, t. I, réimpression de la deuxième éd. de 1933, Osnabrück, Otto Zeller, 1976.